MAGISTER MATHIAS LINCOPENSIS, *Testa nucis* and *Poetria*, edited and translated by Birger BERGH : Berlings, Arlöv, 1996, 97 pages, 9 planches en couleur. Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet, andra serien : Latinska Skrifter, bd. IX.2.)

Ce chanoine de Lingköping, ne s'est pas contenté de consigner et présenter les visions mystiques de sainte Brigitte de Suède, dont il était le confesseur. Il a également composé, sans doute vers 1320, un art poétique, *Poetria*, et un traité de rhétorique, *Testa nucis*, conservés tous deux dans un unique manuscrit d'Uppsala, C 521, fol. 169 r°-173 r°, daté de la première moitié du XIV^e^ siècle. La présente édition remplace une précédente, due à S. SAWICKI et parue en 1936. Elle commence par une bibliographie, p. 4-6, une introduction circonstanciée, p. 7-16, et des remarques critiques, p. 17-27, qu'on aurait peut-être aimé voir figurer à leur place au fil des deux textes. Suivent, dans l'ordre inverse de celui du manuscrit, le fragment conservé de *Testa nucis* (p. 30-41) et la *Poetria* (p. 44-91), accompagnés d'une traduction anglaise en regard, d'un apparat critique et de notes relevant les citations et parallèles textuels. Une liste des figures rhétoriques et deux index, *nominum* et *rerum* (p. 92-97) précédent enfin une belle reproduction photographique du manuscrit, suffisamment détaillée pour permettre une lecture directe.

L'intérêt de cette publication est évident pour les spécialistes de la littérature latine médiévale : elle en illustre bien les préoccupations rhétoriques constamment alimentées, même dans la lointaine Scandinavie, à la source antique. Et à ce titre, elle ne saurait laisser indifférents les « antiquisants », qui y observeront la fortune des idées d'Aristote, de Cicéron et de la *Rhétorique à Hérennius* (cf. p. 8 et *passim*). Enfin, les fréquentes citations d'auteurs latins par le Maître Mathias ne sont pas sans utilité pour l'étude de la tradition des textes; à titre d'exemple, et pour conclure, on pourra relever que le vers de Perse, I, 99 cité p. 48 donne une leçon (cf. reproduction, fol. 169 r°, col. B, l. 11) fautive *mamilloneis* (pour *mimalloneis*) que l'on trouve dans le seul *P*, isolé sur ce point dans l'ensemble de la tradition manuscrite des *Satires*...

Guillaume BONNET.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Palingène, *Le Zodiaque de la vie* (*Zodiacus vitae*). Texte latin établi, traduit et annoté par Jacques CHOMARAT : Genève, Droz, 1996 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 307), 529 pages.

Le *Zodiacus vitae* est l'un de ces longs poèmes didactiques dont la Renaissance a réinventé le modèle en s'inspirant des grandes formes léguées par l'Antiquité. Comme une épopée, il constitue une somme de l'expérience et du savoir humains, mais sans prendre pour fil conducteur l'histoire d'un héros. Par son organisation systématique et par ses deux centres d'intérêt majeurs, la morale et l'organisation de l'univers, il s'apparenterait plutôt au *De natura rerum* de Lucrèce. Cette œuvre monumentale (elle comporte douze livres dont les plus longs dépassent mille vers), parue à Venise vers 1535, est restée célèbre jusqu'au XVIII^e^ siècle, son succès se fondant d'ailleurs sur des motifs divers. Comme Lucrèce — et bien qu'il ait fermement réfuté l'atomisme et le matérialisme —, Palingène a eu l'honneur paradoxal d'être à la fois honni pour ses opinions hétérodoxes ou son irrespect envers la religion établie, estimé pour la solidité et la pureté de ses enseignements moraux, et

admiré pour la splendeur de ses intuitions cosmiques : son livre a été enseigné dans les classes et a pu intéresser un visionnaire aussi turbulent que Giordano Bruno.

À cause de ses violentes dénonciations de la corruption de l'Église et de sa désinvolture envers les dogmes, il fut très tôt considéré comme un livre dangereux en terre catholique : il figure sur les index romains de 1557, 1559 et 1564, et sur celui de Louvain en 1558 [1], et il se fit d'abord surtout connaître dans les pays protestants. Sa seconde édition parut à Bâle (1537) et il fut ensuite régulièrement réédité dans cette ville ; à partir du dernier tiers du XVI[e] siècle, il devait connaître un vif succès en Angleterre où il devint un ouvrage scolaire. M. J. Spreng le traduisit en allemand en 1564, et Barnaby Goodge en anglais en 1565. En France, ce fut un imprimeur discrètement converti au calvinisme, le lyonnais Jean de Tournes, qui en donna la première édition (1552), suivie de plusieurs autres. Ensuite, il est vrai, les catholiques adoptèrent Palingène, en s'appliquant seulement à diriger l'attention sur ses passages les moins sujets à controverse : Scévole de Sainte-Marthe, ami et admirateur de Ronsard, publia dans ses *Premières œuvres* (1569) quelques paraphrases en vers français du *Zodiacus vitae*, en choisissant de fermes condamnations du vice (« Les richesses », « Contre la gourmandise »), des exhortations à la vertu (« Du mariage »), des prières et des élans de contemplation mystique (« Description du soleil levant », « De l'infini », « Prière à Dieu »).

Ces quelques remarques préliminaires visent à rappeler l'importance du *Zodiacus vitae* pour l'histoire des formes littéraires comme pour celle des idées, et donc à souligner combien l'édition critique et la traduction désormais publiées par Jacques CHOMARAT sont une contribution précieuse et attendue. Jusqu'ici, en effet, l'ampleur de la tâche avait rebuté les chercheurs. Le livre avait été étudié par des historiens de l'éducation, comme F. W. WATSON [2], et plus récemment par des spécialistes de la culture religieuse à la Renaissance (Franco BACCHELLI, Silvana SEIDEL-MENCHI) ; Alexandre KOYRÉ, rendant justice au livre XII, avait reconnu en lui l'une des étapes importantes marquant le passage « du monde clos à l'univers infini », et son analyse avait été prolongée par Miguel Angel GRANADA [3]. Mais l'accès au texte restait difficile : la seule traduction française était celle de La Monnerie, publiée en 1731 et assez inexacte, et il fallait recourir à des éditions anciennes dont le texte n'était pas établi avec sûreté.

L'introduction du volume, très dense, présente d'abord quelques éléments biographiques, l'auteur du *Zodiacus vitae* restant très mal connu. À la différence de F. BACCHELLI [4], Jacques CHOMARAT ne conteste pas la tradition (inaugurée par Facciolati en 1725) qui voit derrière Marzello Palingenio Stellato, Pier Angelo Manzolli, de Stellata (près de Ferrare). Né vers 1500, dans un milieu modeste, « Palingène » reçut probablement une formation scolastique plutôt qu'humaniste, comme l'indique son latin parfois non classique et son style argumentatif : il a pu fréquenter une école monastique, avant de découvrir Virgile, Horace ou Lucrèce dont les images et les formules se sont plus tard incorporées à son écriture. Il connaissait Antonio Musa Brasavola, médecin d'Hercule d'Este, qui lui conseilla de dédier son poème au duc, mais il n'était pas lié lui-même à la cour de Ferrare.

1. Voir J. M. de BUJANDA (dir.), *Index des livres interdits*, t. II, Sherbrooke, 1986, p. 330-332 ; t. VIII, Sherbrooke, 1990, p. 191, 247-248, 602.

2. *The Zodiacus vitae of Marcellus Palingenius Stellatus : and old school book*, Londres, 1908.

3. « Bruno, Digges, Palingenio : omogeneità ed eterogeneità nella concezione dell' universo infinito », *Rivista di storia della filosophia*, 47, 1992, p. 47-73.

4. « Note per un inquadramento biografico di Marcello Palingenio Stellato », *Rinascimento*, 2[e] série, 25, 1985, p. 275-293. Bacchelli cite le permis d'imprimer du Conseil des Dix (Venise, 8 février 1535 — 1534 « more veneto » —), accordé à « Marcellus Stellatus Neopolitanus ».

Jacques CHOMARAT éclaire ensuite le projet de Palingène, et élimine quelques idées fausses, en étudiant le titre et le plan de l'œuvre. Il ne s'agit nullement d'un traité d'astrologie : la série des signes du Zodiaque sert seulement à numéroter les livres successifs, comme la liste du nom des Muses dans les *Histoires* d'Hérodote, et à suggérer l'image d'une progression circulaire qui s'achève pour se clore sur elle-même. Le sous-titre, *De hominis vita, studio, ac moribus optime instituendis*, annonce clairement un traité de morale, parcourant « les étapes d'un itinéraire qui mène du plus bas au plus haut, des saletés terrestres au ciel éthéré et, par-delà, jusqu'à la lumière infinie » (p. 9). Effectivement, les dix premiers livres exposent les grands problèmes éthiques et religieux dont dépendent le sens de la vie humaine et la possibilité d'accéder à la sagesse, tels que l'obstacle des erreurs et des vices, le bonheur relatif et l'idéal du souverain bien, la mort, l'immortalité de l'âme et la hiérarchie des êtres spirituels, la Providence, la liberté et l'existence du mal, le jugement après la mort. Et comme cette doctrine s'intègre dans une conception développée et cohérente de l'ordre du monde, les deux derniers livres présentent une cosmologie et abordent la plus haute métaphysique : *Pisces* évoque la lumière infinie et immatérielle, émanée de Dieu même (*Lucem, quam ex sese effundit Deus infinitam*, v. 77), qui s'étend au-delà des limites du ciel des étoiles.

La théologie du *Zodiacus vitae*, comme l'ont perçu ses lecteurs des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, et comme le démontre Jacques CHOMARAT, n'est pas orthodoxe; le livre exprime un syncrétisme où l'on reconnaît des éléments néoplatoniciens et hermétistes, typique du début de la Renaissance et de la liberté d'esprit qui a pu régner jusque sous le pontificat de Léon X. Les grands dogmes du christianisme, comme le péché originel ou l'Incarnation, y sont ignorés ou rejetés. Sa cosmologie pourrait sembler plus conventionnelle, bien qu'elle ait pu donner des idées à un copernicien comme Thomas Digges ou éveillé l'intérêt critique d'un rénovateur intégral comme Bruno, puisque c'est un monde fermé, proche du modèle aristotélicien, qu'elle suspend dans une lumière infinie; cependant, elle donne l'occasion de formuler de bien périlleuses hypothèses, comme celle des habitants des cieux.

La dernière partie de l'introduction analyse le style et l'esthétique de Palingène, son utilisation modérée, mais non pas réticente, de la mythologie et de la fiction allégorique, sa technique de composition par morceaux juxtaposés, ses figures de rhétorique préférées. Enfin sont exposés les principes d'établissement du texte. Jacques CHOMARAT a choisi de se baser sur l'édition parue à Rotterdam, en 1722, celle qui a été réalisée avec le plus de soin, au cours des deux siècles où le *Zodiacus vitae* a été largement lu et admiré. L'apparat critique relève les variantes de l'édition originale et d'une édition du XVII^e^ siècle (Amsterdam, 1628). Le texte semble d'ailleurs avoir peu bougé. Signalons seulement que la liste des éditions (p. 15), très sélective, comporte une indication ambiguë : l'avis au lecteur en vers de Thomas Scauranus, mentionné seulement à propos de l'édition de Rotterdam, 1698, apparaît dès les éditions bâloises du XVI^e^ siècle.

La traduction recherche l'exactitude et la précision les plus grandes; elle restitue autant que possible le latin vers par vers, sans sacrifier l'élégance et la clarté du français, ce que permet le style de Palingène, linéaire et volontairement didactique. Cette discipline n'amortit pas l'éclat des passages où le poète a laissé libre cours à un pathos véhément (dans ses évocations de l'humanité livrée au mal ou des vices du clergé), ou à la poésie de « mises en scène imaginaires », pour reprendre une belle expression de Jacques CHOMARAT, comme lorsqu'il figure l'aigle de Jupiter, perdu dans la contemplation des merveilles des cieux, « s'extasi(ant) à la vue des demeures dorées étincelantes d'étoiles » et « avide de jouer dans l'éther limpide » (III, v. 539, 545-546). À la suite de chaque livre on trouve un utile som-

maire et des notes qui éclairent les difficultés et mentionnent les principales sources, sans viser à élaborer un commentaire.

Le volume est complété par de précieux appendices. Un relevé chronologique des jugements exprimés sur Palingène du XVI[e] au XVIII[e] siècle, cités en langue originale avec des traductions, permet de suivre la réception du *Zodiacus vitae*. Suivent des échantillons des deux précédentes traductions françaises (celles de Scévole de Sainte Marthe et de La Monnerie), un index des noms propres et un index très détaillé des noms communs qui remplit l'office d'un tableau analytique des termes et des notions clef du poème.

Jacques CHOMARAT, qui nous a récemment donné un Marulle (paru dans la même collection), apporte donc encore, avec ce *Zodiacus vitae*, une contribution majeure à la remise en lumière de la grande poésie religieuse et philosophique de la Renaissance latine.

Isabelle PANTIN.

Mathias Casimir SARBIEWSKI, *Choix de poèmes lyriques*, traduits et annotés par Andrée THILL. Préface de Jean-Marie VALENTIN, Paris, Champion, 1995, 174 pages.

Comme le disent le titre et les sous-titres et comme le précise le résumé de l'ouvrage, ce livre est destiné à mieux faire goûter les poèmes du jésuite Matthias Casimir SARBIEWSKI (1595-1640) appelé par les doctes du temps l'« Horace polonais » ou plus précisément *Horatius Sarmaticus*. Poète lyrique, auteur d'épigrammes, mystique et patriote, ce poète néo-latin connaît bien la langue, la poétique et la lyrique latines. On pourra ainsi apprécier, dans le texte latin, la qualité stylistique d'une poésie et d'une métrique impeccables autant que, dans la traduction, les réussites et les trouvailles. Aussi plutôt que d'un transfert stylistique et expressif convient-il de mettre l'accent sur l'herméneutique d'une *uenustas* et d'une *suauitas* latines en même temps que d'une *grauitas* des thèmes et des valeurs chantés. Chacunes de ces tonalités sont heureusement approchées et rendues dans la traduction. On reconnaît ici le savoir de l'auteur, spécialiste des problèmes d'intertextualité. Une connaissance parfaite de la manière et de la thématique horatiennes assurent à l'ensemble du travail une pleine réussite. Comme le souligne Andrée THILL dans l'introduction à l'ouvrage, ces Odes reprennent et transposent dans le monde chrétien et moderne les thèmes horatiens : l'engagement du poète, son action dans le temps; l'exaltation du poète, son élévation dans l'au-delà. Lyrisme moral, hymnes aux divinités, amour y sont chantés sans que les distinctions soient toujours très nettes. Ainsi il n'est pas aisé partout de tracer une frontière entre l'ode politique et l'ode morale, comme le fit déjà Horace (p. XXIV). S'adjoint un lyrisme léger et gracieux qui montre la diversité d'une inspiration si bien nourrie de son modèle qu'elle en retrouve la variété esthétique et la profondeur de réflexion en même temps que l'on assiste à un travail d'écriture qui permet de parler d'imitation créatrice.

J. DANGEL.

Les Décadents à l'école des Alexandrins, études rassemblées et présentées par Perrine GALAND-HALLYN, Les Valenciennes, 1996, n° 19 : Presses universitaires de Valenciennes, 318 pages.

Ce volume constitue les Actes d'un colloque ayant réuni à Valenciennes une vingtaine de chercheurs, latinistes et francisants, d'universités françaises et belges,

dont — initiative méritoire — des étudiants du séminaire de maîtrise de P. GALAND-HALLYN, coordonnatrice de l'ouvrage.

Le mouvement décadent de la fin du XIX^e^ siècle est abordé à la lumière de l'Antiquité, non seulement dans ses thèmes ou ses modèles, mais dans son essence même, puisqu'il rejoint l'alexandrinisme. Dans une synthèse forte, Alain MICHEL montre que si l'alexandrinisme antique n'est pas conçu d'emblée comme décadence, mais au contraire comme modernité, la réflexion sur la décadence n'est pas étrangère à l'Antiquité; puis il étudie comment la question de la décadence antique est débattue aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, chez Gibbon, André Chénier, Madame de Staël et Chateaubriand. Voilà ouverte la première section consacrée aux précurseurs des décadents. Arlette MICHEL analyse dans *Daphné* de Vigny la vision positive de l'empereur Julien, qui, s'il ne peut empêcher la décadence, incarne pour son auteur « l'héroïsme poétique moderne ». M. PINEL explique comment la fin de siècle a pu « récupérer » Baudelaire, qui n'avait aucune complaisance pour la déchéance morale liée à la décadence, mais a contribué à donner un contenu esthétique positif à ce terme. Pour B. OCHLINSKI, Baudelaire se révèle aussi précurseur de la décadence dans la traduction qu'il donne d'un pastiche de roman grec de langue anglaise, *Le jeune enchanteur*, où se trouvent des thèmes chers au poète, où règnent l'artifice et l'illusion et où l'intertextualité joue un rôle fondamental, caractéristiques de la littérature fin de siècle.

La deuxième section concerne davantage des œuvres s'inspirant du modèle alexandrin. Marcel Schwob, au moment même de la publication des *Mimes* d'Hérondas, fait paraître lui aussi des *Mimes*, qui, imitant l'antique jusque dans la graphie d'une édition autographe, n'en portent pas moins la marque personnelle de Schwob avec la nostalgie d'une antiquité morte (E. STEAD). Le poème « Langueur » de Verlaine, qui sera pris comme emblème par les décadents, non seulement n'est pas un point de départ véritable, puisqu'il s'inscrit dans un courant de poèmes sur la décadence, mais encore descend de l'*Epode* XIV d'Horace, poète qui est empreint d'alexandrinisme romain (Ch. BERG). R. MAHIEU s'intéresse à la traduction du *Satiricon* de Pétrone par Laurent Tailhade, qui, paradoxalement, alors qu'il vante le non-conformisme du texte, en lisse les aspérités au point de tomber parfois dans le classicisme formel, et, d'autre part, mêle scrupule historique et anachronisme, dans un « travail d'hybridation multiple ». Le jugement de Huysmans faisant d'Apulée comme un ancêtre des décadents est redevable à la critique apuléienne française du XIX^e^ siècle qui le considère comme typique de la décadence antique et dont A. DEREMETZ nous offre une analyse. S. HIRSCHI, pour sa part, rapproche l'esthétique de Huysmans de celle d'Apulée en soulignant un goût analogue pour l'hétéroclite, le bizarre, les tableaux monstrueux, l'humour noir, la magie, le sublime ainsi que le même attrait pour une figure syncrétique divine féminine.

Les quatre communications formant la troisième section sont centrées sur Des Esseintes. La bibliothèque latine du personnage de Huysmans, véritable trompe-l'œil formé par le romancier à partir de manuels d'histoire littéraire, est une « métaphore du décadentisme » qui révèle une parenté entre les œuvres de Huysmans et la poésie latine alexandrine : émiettement de la vision du réel, pratique de l'éloge paradoxal, part prépondérante de l'intertextualité allant jusqu'au « placage » d'allusions, goût de la collection morbide (C. GOMEZ, M. VAN DE VEN). Cette même bibliothèque est à la base du *Latin mystique* de Rémy de Gourmont, dont J. CEARD étudie la méthode de traduction : l'auteur cherche dans les poètes latins du Moyen Âge la langue de la modernité en créant des néologismes calqués sur le latin pour aboutir à un effet d' « étrangeté familière ». Ch. ANGELET nous éloigne un peu de l'Antiquité en analysant le concept de symbole chez Huysmans et Gourmont : à

une conception fin de siècle du symbole (« métaphore *in absentia* : comparant sans comparé ») qui sert à nos auteurs dans leur lecture de Mallarmé, fait suite chez eux une conception chrétienne, qui va dans le sens de l'allégorie, explicitant l'analogie entre comparant et comparé : ainsi dans la trilogie catholique de Huysmans. P. SCHOENTJES s'interroge sur l'ironie fin de siècle à partir de la bibliothèque latine de Des Esseintes et établit une parenté entre le *Satiricon* de Pétrone et *À rebours*, deux ouvrages dont on ne peut décider de manière assurée s'ils sont sérieux ou non et dont les auteurs, à la différence des satiristes, avancent masqués en ironistes qu'ils sont.

La dernière partie regroupe des études variées sous le titre « Thèmes et formes de la Décadence ». J. DE PALACIO met en lumière l'esthétique de la pléthore dans le motif de l'orgie, qu'elle soit culinaire, sexuelle ou verbale, dont il voit la source dans l'*Alexandre* de Plutarque, même si c'est l'alexandrinisme latin qui donne leur véritable importance aux mets et aux mots. I. KRZYWKOWSKI s'intéresse à la réécriture à la fin du XIX^e^ siècle du passage des *Annales* XI, 31 concernant les fausses vendanges célébrées par Messaline, les scènes de simulacre, de débauche, de prophétie ne manquant pas de retenir l'attention de l'époque : là où Tacite suggère, les décadents se lancent dans l'excès descriptif. C'est au thème de la décollation de Salomé que s'attache P. LAURENS en en suivant le parcours depuis l'*Anthologie* de Planude et l'*Anthologia Latina* (avec l'égorgement d'un patineur par la glace qui s'est rompue) jusqu'aux poèmes du jésuite E. Pimenta, via l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste. Si ce thème n'est pas retenu par les auteurs majeurs de la décadence, on le retrouve en creux chez Apollinaire et O. Wilde. Avec les *Latineries*, Jean Richepin crée une prose française qui semble une traduction du latin — et l'on pense à la langue du *Latin mystique* de Rémy de Gourmont. Comme Martial, Richepin allie le « bas » et le « précieux », mais à la spontanéité vivante de l'ancêtre latin s'oppose l'artifice littéraire, et les jeux formels qui remplacent la vigueur créatrice sont indubitablement des traits de l'alexandrinisme de l'auteur (M.-F. DAVID). A. BUISINE analyse l'image de Pompéi dans la littérature du temps, lieu où se mêlent esthétisme et érotisme dans *La danseuse de Pompéi* de Jean Bertheroy, lieu d'accomplissement du « fantasme [...] résurrectionnel » du XIX^e^ siècle dans *Arria Marcella* et *Jettatura* de Théophile Gautier ou *Gradiva* de Wilhem Jensen. Le recueil se clôt avec l'étude d'une œuvre de jeunesse de Montherlant, *Thrasylle*, hymne à la beauté antique ignorant le péché, Arcadie désormais perdue, la sensualité étant remplacée par la sexualité, ce qui corrompt la beauté en monstruosité (J.-P. GIUSTO).

L'ensemble de ces études révèle combien l'Antiquité est au cœur des enjeux d'un temps qui trouve en elle, plus que des thèmes, un langage. Le latin, langue morte pour une époque moribonde ? Ressourcement plutôt. « Plus rien à dire ! » exhalait la « Langueur » verlainienne ; peut-être, mais alors tout est à redire, et, par les voix de l'intertextualité et d'un alexandrinisme sans cesse renouvelé, ce n'est plus tout à fait la même chose ni tout à fait une autre.

Rémy POIGNAULT.

Benjamín GARCÍA-HERNÁNDEZ, *Descartes y Plauto. La concepción dramática del sistema cartesiano* : Madrid, Tecnos, 1997, 328 pages.

Le titre ne surprendra pas trop car B. GARCÍA-HERNÁNDEZ n'est sans doute pas le premier à remarquer la parenté qui existe entre le malin génie de Descartes et Jupiter et Mercure dans l'*Amphitryon* avec leurs facéties cruelles. Il a le mérite

d'en faire le point le départ d'une enquête rigoureuse et concluante. La première partie est une analyse de la démarche cartésienne en étapes qui, sans trahir le philosophe, préparent la confrontation avec le poète : arguments du doute dans la première *Méditation* (erreurs des sens et du raisonnement; illusion du rêve; hypothèse du dieu trompeur et du malin génie), découverte d'une certitude par le *cogito* dans la seconde, dans les suivantes, notion de Dieu qui ne saurait être trompeur et garantit, au contraire, la vérité. La seconde partie examine l'argument de l'*Amphitryon* pour y déceler une analogie profonde avec le système cartésien, laquelle se traduit par de nombreuses similitudes de détail. Sosie se débat contre les illusions engendrées par le malin Mercure, essaie en vain de distinguer la réalité du songe et Amphitryon l'accuse de rêver éveillé; l'esclave en tâchant de se raccrocher à quelque certitude prononce cette suite de mots : *dum cogito, sum...* (v. 447); Jupiter, *deus ex machina* rétablit enfin la vérité. Les *Méditations* en latin offrent plus de ressemblances avec Plaute que le *Discours de la Méthode* en français. Les articulations de la comédie, examinées dans le détail préfigurent celles du système cartésien. Les doutes suscités dans l'esprit de Sosie par la *malitia* (v. 268) de Mercure le réduisent à n'être plus qu'une simple pensée, et Jupiter restaure la vérité, tout comme les *Méditations* se structurent en trois temps : doute, existence dans la pensée, existence de Dieu. Une troisième partie porte sur « le théâtre dans la vie et l'œuvre de Descartes » : B. GARCÍA-HERNÁNDEZ rappelle l'importance du théâtre dans le programme d'études des Jésuites, que le jeune Descartes a suivi au collège de la Flèche; la popularité de l'*Amphitryon* de Plaute; la conception du monde comme un grand théâtre, en vogue à l'époque et illustrée par Calderon; la familiarité de Descartes avec la comédie latine, qu'il cite souvent; le *Corpus poetarum*, édité en 1603, qui contenait l'*Amphitryon* de Plaute et dont on peut démontrer qu'il était le livre de chevet de Descartes.

Dans son livre, B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, s'intéresse peut-être plus à Descartes qu'à Plaute et met l'accent sur le tour dramatique que le philosophe donne à l'élaboration ou à l'expression de sa pensée. Il n'échappera pourtant pas que les conclusions de B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, enrichissent également la compréhension de la comédie. L'erreur, c'est-à-dire une représentation fausse qui a l'apparence d'une vraie, pourrait avoir été placée devant le sujet par un dieu, fait dire Cicéron à Antiochus d'Ascalon (*Lucullus*, 49 : B. GARCÍA-HERNÁNDEZ n'a pas exploité cette autre parenté de l'argument cartésien, bien que la référence soit donnée dans le texte de Vico cité p. 192); on ignore depuis quand les Académiciens présentaient l'argument sous cette forme, mais le thème récurrent du double chez Plaute et la critique qui s'ensuit de la connaissance sensible témoignent d'une rencontre entre le poète comique et les philosophes qui ne saurait être fortuite.

Jean Christian DUMONT.

Mélanges et recueils divers.

Settimio LANCIOTTI, Marcella PERUZZI, Maria Grazia SASSI, Alba TONTINI (éd.), *Studi Latini in ricordo di Rita Cappelletto* (*Ludus Philologiae* 7, collection dirigée par C. Questa et R. Raffaelli) : Urbino, Quattro Venti, 1996, un vol. in-8°, 398 pages.

26 auteurs se sont réunis pour honorer la mémoire d'une jeune collègue prématurément disparue (bibliographie en tête), en proposant des études concernant